

de son *Glossaire du centre de la France*. Il fait remarquer que ce travail, quoique essentiellement philologique, peut cependant offrir de l'intérêt aux botanistes, car il a eu soin d'y mentionner tous les noms vulgaires de plantes, qui sont usités dans les différentes parties du centre de la France.

M. le comte Jaubert met en outre à la disposition des membres présents à la séance un certain nombre d'échantillons d'*Alisma parnassifolium* recueillis dans les étangs de la Brenne (département de l'Indre) par M. de la Tremblais, ancien sous-préfet de l'arrondissement du Blanc.

M. J. Gay donne lecture de la notice suivante :

NOTICE SUR LA VIE ET LES TRAVAUX DE PHILIPPE BARKER WEBB, par M. J. GAY.

Philippe Barker Webb appartient à une ancienne famille du comté de Surrey, qui, depuis un siècle et demi, a fourni à l'Angleterre plusieurs hommes distingués, magistrats, antiquaires, officiers de terre et de mer.

Né, le 10 juillet 1793, à Milford, paroisse de Witley, dont son père était seigneur, il montra de bonne heure les plus heureuses dispositions, tant pour les lettres anciennes que pour les sciences naturelles, particulièrement pour la botanique et la géologie. Ses études, commencées au collège de Harrow, s'achevèrent à l'Université d'Oxford, où il fut initié à la géologie par le célèbre Buckland, et où il obtint comme humaniste les plus grands succès.

Il était né avec l'instinct des voyages, qui ne l'a jamais quitté, et c'est avec le fruit de ces voyages qu'il devait se faire un nom dans la science.

En 1815, il avait terminé ses études, déjà maître d'une belle fortune, dont la mort prématurée de son père lui laissait la jouissance.

Dès la même année 1815, nous le trouvons à Venise, où il rencontre le chevalier Parolini, de Bassano, qui, dans la même position sociale et avec la même indépendance de fortune, cultivait les mêmes goûts, la botanique d'abord, et ensuite la géologie, dans laquelle il avait eu pour maître le célèbre Brocchi. Ils étaient du même âge, et ils furent bientôt liés. En 1815, Webb avait reçu à Bassano l'hospitalité de M. Parolini. En 1816, M. Parolini vint, en Angleterre, recevoir l'hospitalité de Webb, et c'est là qu'ils conço-

plus grande ressemblance avec celles des Renonculacées et de cent autres familles. Mais ici aussi les étamines se réduisent à trois, dont deux seulement ont des anthères biloculaires et complètes, celle de la troisième restant uniloculaire par l'avortement d'une de ses loges. On est donc fondé à dire que chez les vraies Cucurbitacées (le *Gronovia* faisant exception) le verticille staminal est rigoureusement réduit de moitié. (Note communiquée par M. Decaisne après la séance.)

rent le projet d'un voyage en Orient, auquel leurs études classiques les avaient admirablement préparés l'un et l'autre. Le temps ne fit que mûrir ce projet, pour lequel un rendez-vous fut bientôt pris. Webb devait passer à Naples, avec sa mère et deux de ses sœurs, l'hiver de 1817 à 1818. M. Parolini vint l'y joindre en 1818, dans les premiers jours d'avril, et c'est alors qu'ils se mirent en route pour accomplir ensemble ce voyage qui, pour eux, était un vrai pèlerinage en terre sainte.

Dans le cours d'une année, Otrante, Corfou, Patras, Athènes, les Cyclades, Constantinople, la Troade, Smyrne, Malte et la Sicile, sont successivement visités. Nourri, comme il l'était, d'Homère, de Strabon et de toute la littérature grecque, Webb n'avait pu fouler le sol de l'ancienne Troade, sans chercher à se rendre compte du théâtre de la guerre Troyenne. Où étaient le Scamandre, et le Simeïs, et la ville de Priam ? Après examen attentif des lieux, Webb s'était fait sur ces divers points des idées en grande partie nouvelles et contraires au système, alors généralement admis, de notre compatriote Le Chevalier. On le pressa de publier ses observations, et c'est pour cela qu'à son retour de Sicile, il vint passer, à Milan, l'hiver de 1820 à 1821. Telle fut l'origine et l'occasion du livre que Webb publia, en 1821, sous le titre d'*Osservazioni intorno allo stato antico et presente dell' agro Trojano*, et, en 1846, sous le titre de *Topographie de la Troade ancienne et moderne*, œuvre d'une immense érudition, et où l'on trouve partout le géologue associé à l'antiquaire, mais où le botaniste n'est encore qu'en rudiment.

Webb passa en Angleterre les quatre années qui suivirent la première de ces publications, et il ne paraît pas qu'il ait rien fait pour la science pendant cette période de sa vie. Sans doute qu'alors il fut exclusivement occupé de son domaine de Milford, qui, dès cette époque, était devenu un véritable jardin botanique.

Le 31 juillet 1825, il paraît de nouveau sur le continent, faisant à Saint-Sever, dans le département des Landes, sa première visite à notre spirituel et célèbre entomologiste, M. Léon Dufour. Il venait de Dax, où il avait été sur le point d'acquérir l'herbier de feu Thore, auteur de la *Chloris des Landes*. Un scrupule du propriétaire, qui était le propre fils de l'auteur dont je viens de parler, empêcha seul cette négociation d'aboutir. J'ignore de quel côté Webb porta ensuite ses pas, mais j'ai tout lieu de supposer que ce fut vers la Méditerranée française, et que là il passa l'hiver, soit à Montpellier, soit à Marseille.

En 1828, commence pour lui cette longue exploration des côtes de la péninsule ibérique, qui a donné lieu à deux de ses ouvrages (*Iter hispaniense*, en 1838, et *Olia hispanica*, en 1853), et qui devait le préparer si bien à des travaux plus importants.

Cette fois, ce n'est plus l'archéologie ni la géologie qui occupent princel-

palement le voyageur, c'est l'histoire naturelle. Il recueille les coquilles, les poissons, les oiseaux, et surtout les plantes, qui, peu à peu, deviendront l'objet de sa principale étude. Arrivé à Barcelone, en mars 1826, il visite successivement Tarragone, Tortose, Valence, Denia, Alicante, Malaga, la Sierra Tejeda, Grenade, la Sierra Nevada, Guadix, Almeria, Motril, Velez, Malaga, Ronda et Gibraltar, où il arrive à la fin d'octobre. Après un mois de repos, il se rend par terre à Cadix, de là à Séville et à Cordoue; puis, revenant sur ses pas, et suivant à peu près la même route, il rentre à Gibraltar à la fin de mars. Bientôt une occasion favorable se présente de passer à Tanger, il la met aussitôt à profit, et le voilà sur la terre d'Afrique, avec l'espoir malheureusement trompé de pouvoir pénétrer jusqu'à la capitale du Maroc. A Tanger, il était en parfaite sûreté, mais l'intérieur du pays était hermétiquement fermé aux étrangers. Il obtint, néanmoins, l'autorisation de visiter, à 15 lieues de Tanger, sous l'escorte d'un officier marocain, les montagnes du voisinage immédiat de Tetuan, le Djebbel Beni-Hosmar et le Djebbel Darsa, qui botaniquement étaient alors complètement vierges. Ce fut une des plus belles herborisations qu'il eût jamais faites, et elle lui valut, entre autres, cette curieuse Crucifère qu'il a publiée depuis, dans un mémoire spécial, sous le nom d'*Hemicrambe fruticosa*. Le 15 juin 1827, Webb était de retour à Gibraltar, et de là, il passait à Lisbonne par mer, pour achever en Portugal sa reconnaissance des côtes de la péninsule. Retenu par les grandes chaleurs, pendant deux mois entiers, tantôt à Lisbonne, tantôt à Cintra, il ne put se mettre en route qu'au commencement de septembre. Coïmbre et Oporto eurent d'abord sa visite, puis Guimarrens, Braga et la Serra de Gerez, sur l'extrême frontière nord de la province Entre Douro e Minho, puis le fameux district de *Pezo da Regoa*, où se récolte tout le vin dit *de Porto*, puis Lamego, Viseu, Espinhal, Thomar et Santarem. Il rentra à Lisbonne à la fin de décembre, très fatigué d'un long voyage à cheval, ayant eu aussi à souffrir du froid, et, vu la saison, avec un bagage botanique très léger, mais riche de faits géologiques et métallurgiques, recueillis dans une région où les terrains granitique et schisteux occupent de vastes espaces, où les sources thermales sont nombreuses, et où la terre recèle, en divers endroits, des veines d'argent, d'or, d'étain et de fer. Les plantes les plus remarquables de ce voyage ont été, plus tard, recensées dans l'*Iter hispaniense*, mais les observations géologiques sont restées inédites, y compris une carte du bassin de Lisbonne, que Webb avait dressée de concert avec M. Louis da Silva Mouzinho d'Albuquerque, auteur d'un savant mémoire sur les terrains de l'île de S. Miguel, une des Açores.

Après avoir passé l'hiver à Lisbonne, Webb s'embarqua pour Madère le 2 mai 1828, et il y prolongea son séjour jusqu'au commencement de septembre. Le 5 de ce même mois, un bateau à vapeur le déposait au port

de l'Orotava, sur la côte nord-ouest de Ténériffe. Il était venu à Madère, et de là à Ténériffe, sans aucun dessein bien arrêté, et croyant n'y faire que de simples étapes, avant de passer au Brésil, dont la végétation luxuriante excitait au plus haut point sa curiosité. Une circonstance imprévue en décida autrement. Il avait fait l'ascension du pic, et il attendait à la Laguna la fin des grandes chaleurs, lorsque son compagnon de voyage, jeune pharmacien, qu'il avait amené de Barcelone, fatigué de la vie errante qu'il menait depuis plus de deux ans, témoigna le désir de rentrer dans ses foyers.

Collecteur infatigable des produits des trois règnes, Webb ne pouvait se passer d'un assistant. Celui qu'il perdait, il fallait absolument le remplacer. C'est alors qu'il s'adjoignit M. Sabin Berthelot, jeune Français qui comptait déjà huit années de séjour à Ténériffe, où il était alors sans occupation, et qui, sans être naturaliste, aimait l'histoire naturelle et s'était déjà fait un herbier canarien, homme d'esprit d'ailleurs, et façonné de manière à devenir, au besoin, un écrivain élégant. C'est là ce qui fixa enfin la destinée de notre voyageur. Secondé par un homme capable, il pouvait prolonger son séjour aux îles Canaries, en faire l'objet d'une étude spéciale, et marquer ainsi à son avenir un but digne de lui.

La terre qu'il foulait n'était sans doute pas nouvelle pour les sciences naturelles : elle avait été fouillée géologiquement par Humboldt, Cordier et de Buch, botaniquement par Masson, Ledru, Broussonnet, Christian Smith, et vingt autres. Mais le fruit de leurs travaux était ou inédit ou éparpillé dans une foule de publications. Il y avait, d'ailleurs, beaucoup à espérer d'une exploration nouvelle et prolongée dans des îles dont quelques-unes sont sillonnées par d'innombrables et profonds ravins, qui opposent à la marche du voyageur des obstacles souvent insurmontables. C'est là le but que Webb, assisté de M. Berthelot, s'était proposé. Deux années presque entières y furent consacrées, pendant lesquelles nos deux voyageurs visitèrent successivement Ténériffe, Lancerotte, Fortaventure, Canaria et Palma, récoltant partout les plantes, les oiseaux, les poissons, les insectes et les coquilles, examinant les roches, analysant les sources, faisant des observations thermométriques, rassemblant, en un mot, les faits de toute sorte, d'où pouvait résulter une Histoire physique et statistique complète de l'archipel. La Gomère et l'île de Fer manquaient encore à leurs investigations ; il fallut y renoncer, en raison d'une fièvre épidémique qui régnait dans la première de ces îles, et à cause de l'éloignement de la seconde, avec laquelle les moyens de communication étaient alors rares et difficiles.

C'est après tous ces travaux, que, le 15 août 1830, Webb, toujours accompagné de M. Berthelot, s'embarqua à Santa-Cruz, pour revenir en Europe avec ses collections. C'était en France, c'était à Paris, qu'il voulait s'établir, mais la France était alors agitée par la révolution de Juillet, et,

plus tard, le choléra fut un obstacle qui le tint éloigné de Paris. Il passa donc à Nice ou à Genève les derniers mois de 1830, ainsi que les années 1831 et 1832, et ce fut en 1833 seulement, que, vers la fin de juin, il put venir se fixer à Paris.

L'œuvre que Webb méditait était proprement l'Histoire naturelle des îles Canaries, et c'est effectivement sous ce titre que l'ouvrage sera publié; mais les goûts particuliers de M. Berthelot, qui devait y concourir, y ont fait entrer plusieurs matières qui appartiennent à un autre domaine, l'Ethnographie et les Annales de la conquête, la Géographie descriptive et la Statistique, un chapitre sur la pêche des côtes d'Afrique, un autre sur les incursions des Isleños sur ces mêmes côtes et sur les représailles des Maures, un troisième sur les entreprises des Isleños en Amérique et sur leurs relations commerciales avec ce continent, enfin tout un volume de Miscellanées, pièces légères, qui n'ont d'autre tort que de paraître ici sous une couverture scientifique.

Quant à l'histoire naturelle proprement dite, elle était trop vaste pour un seul homme, et Webb dut chercher des collaborateurs. De toutes les branches de la zoologie, il ne se réservait que la moins importante, celle des Mammifères. Pour les autres, il trouva le concours empressé des hommes les plus expérimentés, M. Valenciennes pour les poissons, M. Alcide d'Orbigny pour les mollusques, MM. Brullé, H. Lucas et Macquart pour les insectes, M. Paul Gervais pour les reptiles, M. Moquin-Tandon pour les oiseaux et les Hirudinées.

La Géologie était une de ses sciences favorites; il ne voulut la céder à personne, et, à vrai dire, elle ne pouvait être traitée que par lui qui avait vu les roches en place avec leurs innombrables modifications.

A plus forte raison se réservait-il la Botanique, qui avait depuis longtemps ses préférences, et à laquelle il s'était tout particulièrement voué depuis son voyage en Espagne. Ici pourtant encore, la charge, trop lourde pour un seul, dut être partagée, et c'est pour cela que certains articles du *Phytographia canariensis* seront signés Montagne, C. H. Schultz, Decaisne, Reichenbach fils, Moquin-Tandon, Barnéoud, de Noé, Parlatore, etc.

Les rôles ainsi distribués, chacun se mit à l'œuvre, mais l'œuvre était immense dans ses détails scientifiques, et elle se compliquait encore des planches nombreuses qui devaient accompagner l'ouvrage, sans compter les sacrifices pécuniaires considérables, auxquels se soumettait l'auteur principal, pour rendre à son éditeur la charge plus légère. L'enfantement ne pouvait être que long, il y fallut quatorze ans, depuis la première livraison, publiée en 1836, jusqu'à la 106^e et dernière, qui porte la date de 1850.

Histoire naturelle des îles Canaries, par MM. P. Barker-Webb et Sabin Berthelot, tel est le titre de l'ouvrage. Il se compose de neuf volumes in-4°, de force inégale, dont un pour l'Ethnographie et les Annales de la conquête,

un pour les pièces réunies à titre de Miscellanées, un pour la Géographie descriptive, la Statistique, la Géologie, et le rôle qu'ont joué les Isleños au dehors de l'Archipel, un pour la Zoologie et quatre pour la Botanique, plus un Atlas in-folio, qui renferme des cartes, des vues, des coupes géologiques, des arbres ou arbustes propres aux îles Canaries, représentés entiers et dans leur port naturel, etc. Les autres planches, lithographies ou gravées, sont d'ailleurs en très grand nombre, et il faut les avoir comptées pour bien comprendre les sacrifices que l'auteur a dû s'imposer pour consommer cette grande entreprise, 288 pour la botanique, 64 pour les miscellanées, 53 pour la zoologie, 24 pour la géographie botanique, et 12 pour la géographie descriptive, en tout 441 planches dessinées ou gravées par les meilleurs artistes de Paris, je dis *ou*, parce que la majeure partie des dessins non botaniques ni zoologiques avait été exécutée, à Ténériffe, par un artiste anglais, nommé J. J. Williams, de qui Webb en avait fait l'acquisition.

Webb était né voyageur et une absolue nécessité pouvait seule le retenir sédentaire, soit dans sa belle propriété de Milford, soit à Paris où il s'était fait une charmante retraite, pleine de livres et d'herbiers et de tout ce qui pouvait alimenter son activité scientifique. Tant que dura la publication canarienne il sut sacrifier ses goûts à son devoir, et pendant quatorze ans il ne fit que de courtes absences, nécessitées soit par le soin de sa santé, soit par des affaires de famille qui l'appelaient en Angleterre, où il avait sa mère, avec deux frères et trois sœurs. Mais une fois l'œuvre accomplie, ou plutôt lorsqu'il eut livré la dernière feuille de son manuscrit, dont l'exécution typographique devait se faire attendre quatre années encore, ses instincts comprimés reprirent immédiatement leur essor, et Paris ne fut plus, comme Milford, qu'une station momentanée, quoique préférée, de sa vie voyageuse.

Il connaissait l'Orient, il connaissait la côte algérienne qu'il avait visitée en 1830 à son retour des Canaries, mais il n'avait jamais mis le pied sur la terre d'Egypte, et la régence de Tunis excitait vivement aussi sa curiosité, en raison de certains problèmes de botanique restés insolus depuis les voyages de Vahl et de Desfontaines. Deux fois il partit de Paris pour l'une ou l'autre de ces directions, mais deux fois il fut arrêté à Marseille soit par sa faible santé, soit par de mauvaises nouvelles sur l'état sanitaire ou politique des deux contrées. Arrêté à Marseille, il se repliait naturellement sur l'Italie, dont le climat lui convenait, où il avait des amis et qui lui était d'ailleurs chère par le souvenir de ses études classiques. C'est ainsi qu'à partir de janvier 1848 jusqu'en juillet 1853, Webb a fait deux fois le voyage d'Italie pour y passer vingt-quatre mois, tantôt à Rome, tantôt à Florence, et toujours activement occupé à récolter les plantes du pays. C'est à Rome qu'il fit la connaissance de la comtesse Elisabetta Mazzanti-Fiorini, auteur, comme on sait, de plusieurs mémoires estimés de botanique crypto-

gamique, *the only woman I ever met with* (dit Webb), *on whom God in his goodness has poured forth the holy fire of our science, the grace and ornament of prosperous mortals and consolation of the unhappy*. Florence avait pour lui un autre attrait : c'était le célèbre Musée de physique et d'histoire naturelle, et particulièrement la galerie de botanique que la libéralité du Grand-Duc y avait annexée depuis quelques années, sous la direction du professeur Parlatore, avec lequel il entretenait depuis dix ans des liens d'amitié. Webb jouissait de la prospérité de cette nouvelle création et il se flattait de pouvoir, un jour, ajouter beaucoup à son lustre par le don de sa bibliothèque et de ses herbiers. En attendant il usait des richesses de l'établissement, et c'est là qu'ont été élaborés, dans l'hiver de 1848 à 1849, ses *Fragmenta florulæ æthiopico-ægypticæ*, dont la publication dut être forcément différée jusqu'en 1854 par suite de la révolution toscane survenue en 1849. Telles étaient les circonstances dans lesquelles il terminait son premier voyage. Plus tard il trouva l'Italie complètement apaisée, et c'est alors qu'en juin 1853, pour couronner dignement son second voyage, de Florence où il était, il franchit et l'Apennin et le Pô, pour aller à Bassano, sur les bords de la Brenta payer une autre dette d'amitié. C'est là que vivait, dans une studieuse et noble retraite, le chevalier Alberto Parolini, l'ami avec lequel il avait voyagé en Orient, auquel il avait dédié un genre de Crucifères canarien et qu'il n'avait pas revu depuis vingt ans. Dix jours passés là avec son plus ancien ami furent pour Webb un des moments les plus heureux de sa vie.

Deux fois, donc, en six années, Webb avait fait le voyage d'Italie, mais il y avait mis quinze mois d'intervalle, et il n'était pas homme à passer un aussi long temps dans le repos du cabinet. En juillet 1850, sir Joseph Olliffe, son médecin, lui conseille les eaux. C'est un ordre pour lui, et le voilà à Bagnères-de-Luchon, sacrifiant très peu à la Nymphe du lieu (ses lettres sont absolument muettes sur ce point) et plus que jamais livré au culte de Flore. La saison est très pluvieuse et les ondées du ciel n'ont que de rares intermittences. Webb saisit une à une toutes ces éclaircies, et il fait si bien que toutes les localités importantes du voisinage, Esquierry, Medassoles, le port de Benasque, celui de la Glère, le pic de Gers, etc., lui auront payé leur tribut, dans lequel figureront les trois merveilles de la contrée, *Aster pyrenæus*, *Orobus ensifolius* et *Phyllodoce taxifolia*. Six semaines s'écoulaient ainsi, l'hiver pyrénéen s'avance à grands pas, et l'heure de la retraite a sonné. Où le voyageur dirigera-t-il ses pas ? Reviendra-t-il directement à Paris ? Non, il sera le 20 septembre à Bayonne, et le 23 à Madrid.

Webb n'avait point prémédité ce voyage, mais il aimait l'Espagne qui avait été le théâtre de ses premières sérieuses études botaniques, et de toute l'Espagne il n'y avait guère que le plateau central des Castilles qui lui fût resté inconnu. Ajoutons que, récemment décoré de l'ordre de Charles III

par la reine Isabelle II, il s'était montré très sensible à cette distinction. Ajoutons encore ce puissant mobile, qu'à Madrid, il avait la certitude d'être accueilli à bras ouverts par un ancien ami, le professeur Mariano de la Paz Graëlls, devenu directeur du jardin des plantes et du musée d'histoire naturelle. Un certain jour ces considérations diverses avaient pesé à la fois sur son esprit indécis, et au lieu de tourner au nord, il avait mis le cap sur Madrid, espérant bien d'ailleurs en rapporter quelques documents nouveaux pour ses *Otia hispanica*, déjà élaborés dans son cabinet et tout prêts pour une prochaine publication.

La saison tardive, dans un pays naturellement sec et aride, ne promettait que bien peu de chose au botaniste herborisant. Webb voulut néanmoins donner un coup d'œil à la Sierra de Guadarrama, à laquelle les récoltes de M. Reuter avaient donné depuis quelques années une certaine célébrité. Dans un voyage de huit jours (7-14 octobre), il put escalader la haute cime de Peñalara et visiter plusieurs localités historiquement célèbres dans le voisinage immédiat de la chaîne granitique, l'Escorial, Saint-Ildephonse, Ségovie, etc. Une centaine de plantes, dont quelques-unes nouvelles pour les Madrilènes, furent le fruit de ce voyage, bientôt suivi d'une excursion faite (31 octobre-2 novembre), en compagnie du professeur Graëlls, à l'ancien château royal de Villa Viciosa, où est aujourd'hui installée une école forestière sous le titre d'*Escuela de montes*, excursion qui valut à notre voyageur quelques plantes intéressantes, échappées aux ardeurs de l'été, *Quercus lusitanica*, *Thymus tenuifolius* Benth., *Linaria spartea*, *Buffonia tenuifolia* (le vrai, qui est très rare en France), etc. Plus la saison avançait et plus la campagne devenait improductive. Bientôt il fallut se renfermer dans les murs de l'héroïque cité, et c'est alors que Webb put examiner, à loisir et avec profit, les riches collections du Jardin des plantes, où se trouvent réunis, et dans un ordre parfait, les herbiers de Cavanilles, Lagasca et autres. Mais sa principale jouissance, pendant son séjour à Madrid, il la dut au professeur Graëlls, chez qui il trouva l'hospitalité la plus cordiale, avec un savoir botanique fort remarquable et qu'on n'eût certes pas attendu d'un zoologiste, principalement adonné à l'entomologie. Pour couronner l'œuvre, il arriva qu'un jour l'Académie des sciences de Madrid voulut reconnaître dignement les services éminents que Webb avait rendus à l'histoire naturelle de l'Espagne. Elle le nomma à l'unanimité membre correspondant, le jour même où elle accueillait au même titre et avec la même unanimité notre célèbre Le Verrier. Cette fois Webb était jugé par ses pairs, il l'était de la manière la plus flatteuse, et ce fut une vraie jouissance pour lui. Il devait payer sa bienvenue dans l'illustre compagnie par une histoire des Chênes de l'Espagne, dont il avait déjà réuni tous les matériaux et à laquelle personne n'était mieux préparé que lui. Hélas, les destins n'ont pas voulu que ce projet reçût son accomplissement !

Le 1^{er} janvier 1851, Webb repassait la Bidassoa. Deux mois et demi plus tard, après avoir visité ses confrères de Saint-Sever, de Bordeaux, de Nantes et d'Angers, il rentrait à Paris pour le traverser, appelé qu'il était en Angleterre par des affaires importantes.

Ici se place l'avant-dernier voyage de Webb, son voyage en Irlande, le seul qu'il ait dirigé vers le nord, si j'en excepte une excursion faite à Upsal, dans sa première jeunesse, mais qui paraît être restée sans fruit. De Londres, Webb se rendit donc à Dublin, accompagné du jeune Godefrey Webb, son neveu (9 août 1851). Il y passa deux jours dans la société hospitalière de M. John Ball, magistrat pour la surveillance de la loi des pauvres, qui, plus tard, représentera le comté de Carlow au parlement et viendra s'asseoir comme sous-secrétaire d'État au département des colonies. En attendant, M. John Ball a des loisirs, il voyage tous les ans sur le continent et, marcheur intrépide, il ne rentre jamais dans ses foyers sans avoir franchi quelque passage infranchissable de la chaîne des Alpes, ou accompli quelque autre prouesse dans quelque autre partie de l'Europe. C'est en même temps un botaniste très expérimenté. Personne ne connaît mieux que lui la flore de sa terre natale, et Webb ne pouvait entamer un voyage d'Irlande sans avoir pris ses conseils. A la veille d'un second voyage en Portugal, M. John Ball donna rapidement ses directions, avec la liste des plantes à recueillir, et Webb n'eut plus qu'à suivre le plan arrêté. Le chemin de fer du sud le conduisit d'abord à Cork, où il devait commencer sa reconnaissance de la côte occidentale. Puis vint Killarney avec ses lacs et leurs îles boisées qui lui rappelèrent les collines vaporeuses et les bois humides de Madère. Remontant ensuite vers le nord, il visita successivement Dingle, Tralee, Tarbert, Limerick, Athlone, Galway et Roundstone, chef-lieu du Connemara, qui était le but du voyage, comme étant la partie la plus montagneuse du pays. Un bateau frété par lui le transporta de Roundstone dans l'île d'Arranmore, où l'appelait la renommée des Sept Églises, qui furent au v^e siècle le foyer du christianisme en Irlande. Revenu par mer à Galway, il regagna immédiatement Dublin par le chemin de fer, et c'est là qu'il termina son voyage, après une dernière excursion faite à la cascade de Powerscourt (10 septembre) dans le comté de Wicklow. Plusieurs plantes fort intéressantes avaient été récoltées dans ce voyage : le *Phalaris brachystachys*, le *Carex extensa*, l'*Arbutus Unedo* et l'*Adiantum Capillus-Veneris*, qui ont en Irlande leur extrême limite nord ; l'*Allium Babingtonii* (variété de l'*Ampeloprasum*) qui n'a jusqu'ici que trois stations connues, les îles d'Arran, celles du canal de Bristol et la Grande Canarie ; les *Erica mediterranea* et *Mackayana* qui ont ici une colonie, fort loin de la côte occidentale d'Espagne et de Portugal, où est leur véritable patrie ; l'*Hymenophyllum unilaterale* qui est assez répandu dans les trois royaumes, mais qui manque à la France et, je crois, à tout le reste de l'Europe ; le

Trichomanes radicans qui ne trouve qu'à Madère sa station la plus prochaine ; les *Saxifraga umbrosa*, *hirsuta* et *Geum*, qui d'ailleurs appartiennent presque exclusivement aux Pyrénées et aux Alpes ; enfin l'*Eriocaulon septangulare*, qui compte deux stations en Irlande et une troisième aux Hébrides, mais qu'on ne rencontre plus ailleurs, si ce n'est peut-être au Canada.

Une année s'écoule, pendant laquelle, quoique sédentaire, tantôt à Londres, tantôt à Paris, Webb ne reste point inactif. Fruit de travaux antérieurs, son importante Florule des Iles du Cap vert avait été publiée, en 1849, en tête du *Niger Flora* de Hooker et Benthham. D'autres travaux l'occupent en ce moment, et il les presse, parce que déjà il médite un nouveau voyage. Le *Phytographia canariensis* est une œuvre de luxe, que son prix élevé condamne à une insuffisante publicité. L'œuvre est, d'ailleurs, devenue incomplète par suite des découvertes nombreuses qui ont été faites, dans le cours de la publication, notamment à Gomère et à l'île de Fer, deux îles de l'archipel, nouvellement explorées. A cette œuvre, il faut un résumé qui la complète et la rende populaire. Il y faut un *Synopsis Floræ canariensis* en un seul volume in-8° et sans figures. Webb y travaille depuis un an, et déjà plusieurs familles de la série Candollienne sont préparées. Hélas, le temps manquera à l'ouvrier pour accomplir sa tâche ! Un autre travail est sur le métier, et depuis un plus long temps. Celui-là sera daté du 31 août 1852, et sa publication est assurée, car tout est prêt, moins quelques planches en retard. C'est de l'Espagne qu'il s'agit encore une fois, et ce sont les *Otia hispanica*, qui vont paraître, une des meilleures productions de Webb, et la plus importante après son *Phytographia canariensis*, importante surtout en raison de la monographie des Ulicinées qu'elle renferme, échantillon d'ailleurs parfait de chalcographie et d'élégance typographique, dans un volume in-4° de 52 pages d'impression accompagné de 42 planches gravées.

Telles avaient été les occupations de Webb depuis son retour d'Irlande. Le 20 septembre 1852, il préludait à un nouveau voyage, en allant visiter, dans le département du Loiret, le bel établissement de sylviculture, que le vénérable Pierre-Philippe-André Levêque de Vilmorin, le Nestor de l'horticulture française, y a fondé dans sa propriété des Barres. Un mois plus tard, il était à Marseille, prêt à s'embarquer pour Tunis, mais retenu par des fièvres intermittentes et par d'autres causes, qui devaient mettre obstacle à son projet. De là ce second voyage d'Italie, dont j'ai parlé plus haut, et qui le retint hors de France jusqu'au 15 juillet 1853.

Trois fois, depuis cette époque, il fut appelé en Angleterre, soit par le décès de sa mère, soit par d'autres affaires, qui exigeaient impérieusement sa présence. Huit mois se passèrent ainsi en allées et venues qui furent perdues pour la science.

De retour à Paris, en mai 1854, il se préparait à aller à Genève, passer

quelques semaines auprès de son frère cadet, l'amiral Webb, lorsqu'une attaque de goutte, plus forte que toutes les précédentes, car, c'est un mal auquel il était depuis longtemps sujet, vint paralyser tous ses mouvements. C'était vers la mi-juillet. Il garda longtemps le lit, et, plus tard, il ne marchait encore qu'avec des béquilles. A la fin d'août, il avait enfin recouvré l'usage de ses jambes, et il pouvait, du rez-de-chaussée qu'il habitait, monter au second étage où était son herbier, auquel il voulait donner plus de place, en en détachant la bibliothèque qu'il transportait au premier étage. Il en était là, et plusieurs journées avaient déjà été employées à ce déménagement, suivi d'une classification plus méthodique des livres, opération qui s'accomplissait avec le concours amical de M. Moquin-Tandon, lorsque, le 28 août, un mal d'entrailles, peut-être occasionné par l'abus du colchique, le rejeta tout à coup dans son lit, d'où il ne devait plus se relever. Les symptômes s'aggravèrent d'heure en heure, et le 31 août, deux ans, jour pour jour, après la date apposée à ses *Otia hispanica*, il expirait dans une sorte de léthargie, succombant, comme l'ont dit trois médecins de ses amis, à une gastro-entérite, précédée de six semaines de goutte et suivie de quelques symptômes cérébraux et cholériques. Il était alors âgé de 61 ans et 52 jours.

Ses restes ont été transportés à Witley, pour être déposés à Milford, dans un tombeau à construire sur les indications qu'il a laissées, et dans des proportions telles, qu'il puisse dorénavant servir de sépulture à tous les membres de sa famille, avec cette simple inscription : PHILIPPUS BARKER WEBB, SIBI SUIQUE.

J'ai nommé quelques-uns des amis qu'il avait au dehors, et qui donnaient de l'attrait à chacun de ses voyages. J'aurais pu nommer, en outre, sir W. Hooker et son digne fils en Angleterre, M. Asa Gray à Boston, Delile à Montpellier, Lagasca en Espagne, M. Léon Dufour à Saint-Sever, M. G. H. Schultz (dont un enfant avait été tenu par lui sur les fonts de baptême en 1846) dans le Palatinat du Rhin, et d'autres encore. Mais, c'est surtout à Paris qu'il s'était fait aimer, à Paris, où une résidence de vingt et un ans avait permis aux personnes dont il s'entourait, d'apprécier et d'éprouver ses éminentes qualités. Au savant se joignait en lui le lettré, initié aux lettres anciennes, écrivant le latin avec une élégance et une pureté rares, qui, peut-être, n'ont été égalées par aucun autre naturaliste de notre temps, parlant avec facilité trois langues modernes, indépendamment de sa langue maternelle, sachant l'histoire des peuples avec leurs races et leurs migrations, capable, par conséquent, d'apporter la lumière dans une foule de questions qui pouvaient s'agiter en sa présence. Il n'avait rien de cet esprit léger qui cherche le ridicule et le côté plaisant des choses. Son esprit, à lui, c'était un jugement sain et un sens parfait, qu'il appliquait à tout, sans préjugé ni passion, et souvent avec plus d'effet que s'il eût eu à sa

disposition les ressources de l'imagination. On se rendait à une simple observation, à un fait, à une date, qu'il n'était pas possible de contester, et qui tranchait aussitôt le débat. Webb était en même temps d'une grande modestie pour lui-même, et d'une extrême indulgence pour les autres : volontiers il cédait à l'opinion d'un contradicteur, pour peu qu'elle fût soutenue avec courtoisie, et qu'il la jugeât mieux fondée ; et plutôt que de jeter un blâme quelconque sur ses confrères, on le trouvait toujours prêt à atténuer les torts qui leur étaient reprochés, ou à les expliquer par les circonstances individuelles de chacun d'eux. Même par écrit, il était à cet égard d'une réserve extrême, et sa correspondance tout entière, telle du moins que je la connais, pourrait être publiée sans blesser personne.

On conçoit qu'avec des sentiments aussi délicats, rien ne devait manquer à la sûreté de son commerce, et c'est là surtout ce qui rend sa perte à jamais regrettable pour certains amis qui, privés de famille ou éloignés de la leur avaient mis en lui leur confiance et trouvaient dans son intimité l'équivalent de la meilleure parenté. Riche, d'ailleurs, et sans enfants, car il avait toujours vécu dans le célibat, il lui était facile de rendre sa maison agréable, tout en faisant à d'autres égards le plus noble emploi de sa fortune.

Il était libéral et bienfaisant, comme cet autre grand philanthrope, le baron Benjamin Delessert, que la France a trop tôt perdu, bienfaisant pour toute infortune qu'il croyait honnête, libéral pour les siens, ayant parfaitement compris les devoirs que lui imposait le bénéfice du droit d'aînesse, libéral pour toute entreprise utile, et particulièrement pour celles qui se rapportaient à ses goûts, surtout lorsqu'elles avaient pour objet l'exploration botanique de contrées nouvelles : il les patronnait souvent, soit en y contribuant largement, de manière à donner force et vie à ce qui, sans lui, eût pu rester à l'état de simple projet, soit même quelquefois en les prenant entièrement à sa charge.

L'anatomie et la physiologie ont toujours manqué aux études de Webb, qui, par conséquent, n'a point été un botaniste complet. L'organographie lui plaisait davantage, mais il n'avait reçu de la nature ni patience ni force d'attention suffisantes, pour étendre et féconder une observation de quelque importance. C'est ainsi que, après avoir découvert le curieux phénomène d'un double bourgeon à l'aisselle des feuilles florales de l'*Ulex*, il s'est borné à consigner ce fait dans une description générique, sans chercher à l'éclairer par d'autres exemples qui ne manquaient pas à la science, et qui auraient pu le conduire à des considérations générales d'un grand intérêt. Privé de certaines lumières, Webb eut néanmoins toutes celles qui importent le plus à la botanique descriptive, toutes celles qui découlent d'un travail méthodique et de la faculté de bien voir, au milieu des plus riches matériaux, et à côté d'une bibliothèque qui répondait à tous ses besoins. Appliquées à de vastes sujets, ou à des sujets difficiles, ces lumières ne pouvaient produire

que d'excellents fruits. Aussi, Webb s'est-il placé au premier rang parmi les floristes de notre temps. Son *Phytographia canariensis* peut, indépendamment de ses riches ornements, soutenir la comparaison avec tout ce qui a été fait de mieux dans ce genre, et j'en dis autant de ses deux principales monographies, celle des *Retama* et celle des Ulicinées, quoique ici et là, il ne soit pas tout à fait à l'abri du soupçon d'avoir trop multiplié les espèces, suivant en cela de mauvais exemples contre lesquels je ne cesserai de protester, mais dont pourtant il a toujours su éviter l'exagération. Pour le temps où ils ont paru, ses monographies et son *Phytographia canariensis* sont donc intrinsèquement d'excellents livres. Mais la destinée des meilleurs livres d'histoire naturelle est de vieillir plus ou moins promptement pour tomber enfin, si ce n'est dans l'oubli, au moins dans le domaine à peu près exclusif du bibliographe et de l'érudit. Une seule chose peut les maintenir longtemps dans l'usage et le maniement des générations successives : c'est la forme et ce sont les ornements. Ici abondent les figures explicatives des obscurités possibles du texte, et ce sont des figures exécutées à grands frais par les meilleurs artistes de Paris, dessinateurs et graveurs. Bien mieux, la lecture du livre est attrayante, non par les descriptions techniques qui en constituent le fond et qui par leur nature sont nécessairement ingrates, mais par les annotations, le plus souvent dédicatoires, qui les suivent. Un nom de plante devient le sujet ou d'une notice biographique, ou d'un hommage, ou d'un éloge, et c'est ainsi que nous voyons successivement apparaître dans le texte les chefs guanches qui essayèrent de défendre leur indépendance contre l'invasion espagnole, les voyageurs qui ont le plus contribué à faire connaître les productions des îles Canaries, les nobles ou savants Canariens qui ont le mieux mérité de leur pays, les amis de l'auteur, cités, presque tous, ou comme collaborateurs ou comme auxiliaires à un titre quelconque, et jusqu'à sa respectable mère, qui était, certes, bien étrangère à la botanique canarienne, mais qui avait contribué de ses deniers aux frais de l'exécution, et à laquelle il voulait payer son tribut de gratitude et de vénération. Tous sont peints, ou remerciés ou loués dans un langage qui satisfait à la fois l'oreille, le goût et le sentiment, dans un latin charmant, que la barbarie du siècle rend plus charmant encore, et qui fera vivre les œuvres de Webb, j'en ai la ferme assurance, fort au delà du temps où leur action scientifique aura été effacée par les progrès de la science. J'ai dit qu'il fallait remonter bien haut pour trouver un botaniste qui pût être comparé à Webb pour la latinité. Je me trompais, puisque j'oubliais le célèbre auteur du nouveau *Genera plantarum*, mais c'est déjà une belle gloire pour Webb, de n'avoir eu qu'un seul rival en cette matière parmi les botanistes, ses contemporains, à savoir Étienne Endlicher.

Riche comme il était, et sans luxe de représentation, exclusivement livré à la science, depuis sa première jeunesse, Webb devait nécessairement faire

de sa maison un musée, et ce devait être là son véritable luxe. Il avait prodigieusement récolté lui-même pendant le cours de ses voyages, mais cela était bien loin de suffire à son ambition. A ce fond déjà important, il joignit bientôt les herbiers non moins précieux de Philippe Mercier, Desfontaines, La Billardière, Pavon et Gustave de Montbret, dont il fit successivement l'acquisition, et qui étendaient son domaine sur toutes les parties du monde. Vinrent ensuite les collections complètes de Wallich, Wight, Gardner, Schimper, Hohenacker, et de beaucoup d'autres, car il ne savait pas résister au désir d'acquérir encore après avoir tant acquis : si bien qu'à son dernier jour, ses herbiers se trouvèrent remplir cinq des six pièces de l'étage supérieur de sa maison, qu'il avait exhaussé, élargi, et approprié à cet usage. C'était la plus vaste collection de plantes qui existât en France, après celles du Muséum d'histoire naturelle et de M. Delessert. Proportionnellement moins riche, la bibliothèque botanique comptait pourtant déjà 2576 volumes catalogués, et 131 portefeuilles de brochures. C'est elle qui occupait la sixième pièce du second étage, la seconde en capacité, et elle venait d'en être délogée, pour faire place aux accroissements de l'herbier, lorsque Webb fut atteint de la dernière maladie qui devait l'emporter.

Tel fut, sous ses divers aspects, l'homme si bon, si aimable, si lettré et si savant que nous avons perdu. Je regrette de dire qu'avec lui nous perdons en même temps toutes ses collections de livres et de plantes, ces collections que sa persévérance amassait à grands frais depuis longues années, et qui étaient devenues nécessaires au développement de la botanique parisienne. Par son testament, en date du 19 avril 1850 (1), Webb a légué tous ces trésors à S. A. I. et R. le grand-duc de Toscane, Léopold II, à la condition d'être conservés séparément dans les galeries du Musée grand-ducal de physique et d'histoire naturelle. Ces conditions ne pouvaient pas ne pas être acceptées avec reconnaissance par un prince aussi éclairé. Déjà les caisses, au nombre de 90, sont arrivées à Florence. Déjà M. Parlatore, l'ami de Webb, et son exécuteur testamentaire pour cette partie de ses dernières volontés, a saisi l'occasion de l'ouverture de son cours (1^{er} décembre 1855), pour honorer le donateur dans un discours public, en présence de la cour et de la ville, la salle richement décorée et le portrait du donateur exposé aux regards du public. L'hommage a donc été accueilli comme il devait l'être, la place manque seule encore pour loger convenablement les collections, mais le Grand-Duc veut que deux salles soient construites tout exprès pour les recevoir, et l'architecte est, dès ce moment, à l'œuvre.

(1) Après son avant-dernier voyage d'Italie, et deux mois après son départ de Florence, étant alors en Angleterre.

Il ne suffisait pas au donateur de léguer ses collections au Grand-Duc, il légua en même temps un revenu destiné à pourvoir à leur entretien et à leur accroissement ultérieur. Ses biens fonds et ses rentes anglaises passaient au lieutenant-colonel Webb, son frère puîné, devenu le chef de la famille, mais il disposait autrement de sa maison de Paris, laquelle devait être vendue pour satisfaire à divers legs institués en faveur de ses serviteurs et de quelques amis du continent. Ces legs acquittés, le reste du capital devait être placé en Angleterre, pour y produire une rente qui serait annuellement servie au Grand-Duc. Cette liquidation n'est pas encore terminée, mais déjà la maison a été vendue pour le prix de 142,000 fr., et il est à croire que la moitié, au moins, de cette somme deviendra libre pour l'œuvre florentine.

Voilà ce que Webb a fait pour la patrie des Césalpin et des Micheli. Dieu veuille que ce soit pour le bien de la science, et pour donner un nouveau stimulant à tous ceux qui, au delà des Alpes, cultivent notre aimable science ! Je ne suis pas sans espoir à ce sujet, quand je vois le professeur, officiellement préposé à la garde des herbiers du Grand-Duc, payer si bien d'exemple, et se faire connaître au monde par des travaux nombreux et sérieux, qui, avec les inappréciables ressources d'un legs inespéré, ne peuvent que s'étendre et se fortifier de jour en jour davantage.

Il ne me reste plus maintenant qu'à donner la liste chronologique des œuvres scientifiques de Webb, par lesquelles il se recommande si bien à l'estime de la postérité.

Osservazioni intorno allo stato antico e presente dell' agro Trojano (*Biblioteca Italiana*, t. XXII et XXIII, in-8. Milano, Jun. et Jul. 1821, avec des additions publiées dans la même année, et dans un autre volume du même recueil, p. 113 et suiv.).

Notice générale sur la Géologie des Iles Canaries (*Bibliothèque universelle de Genève*, avril 1833, 7 pages in-8).

Synopsis Molluscarum terrestrium et fluviatilium, quas in itineribus per insulas Canarienses observaverunt Philippus Barker Webb et Sabinus Berthelot (*Annales des sc. nat. de Paris*, 1^{re} série, t. XXVIII, 1833, p. 304-327).

Notice sur les Mollusques du genre *Parmacella* de Cuvier, par MM. Webb et Van-Beneden (Guérin, *Magaz. de zool.*, Juin 1836, 12 pages in-8, avec 1 planche).

Histoire naturelle des îles Canaries, par P. Barker Webb et Sabin Berthelot : neuf volumes in-4, avec 441 planches. Paris, 1836-1850. (Voir ce que j'ai dit plus haut de l'importance de cet ouvrage et du rôle qu'y ont joué les deux auteurs avec plusieurs collaborateurs.)

Iter Hispaniense, or a Synopsis of plants collected in the Southern parts of Spain and Portugal. Paris, 1838, 80 pages in-8.

Otia Hispanica, seu Delectus plantarum rariorum aut nondum ritè notarum, per Hispanias spontè nascentium, Pentas 1^a et 2^a. Parisiis, 1839, in-fol., 15 pages avec 6 planches.

Notice sur le *Parolinia*, nouveau genre de la famille des Crucifères, et sur des

- espèces à ajouter à la Flore des Canaries (*Annales des sc. nat.*, 2^e série, t. XIII, 1840, p. 129-139, avec 1 planche).
- Observations sur le *Tamarix gallica* (*Annales des sc. nat.*, 2^e série, t. XVI, 1841, p. 257-266, avec 1 planche).
- On the position to be assigned to the genus *Cneorum* in the natural series (Hook., *Lond. Journ. of Bot.*, t. I, ann. 1842, p. 254-258).
- Sur le genre *Retama* (*Ann. des sc. nat.*, 2^e série, t. XX, ann. 1843, p. 269-283).
- Topographie de la Troade ancienne et moderne. Paris, 1844. 1 vol. de 196 pages in-8, avec 4 pl. lithogr. et 1 carte gravée. Nouvelle édition des Osservazioni mentionnées en tête de cette liste.
- De *Campylanthi* fabrica ejusque in serie naturali situ (*Ann. des sc. nat.*, 3^e série, t. III, ann. 1845, p. 33-37).
- De *Dicheranthero*, Paronychiearum genere novo (*Ann. des sc. nat.*, 3^e série, t. V, ann. 1846, p. 27-30).
- De novâ specie generis *Sarothamni* (*Ann. des sc. nat.*, 3^e série, t. IX, ann. 1848, p. 63).
- Spicilegia Gorgonea, or a Catalogue of all the plants as yet discovered in the Cape de verd Islands, etc. (En tête du *Niger Flora* de Hooker et Bentham, p. 89-197, avec 6 pl., in-8. London, 1849).
- Considérations sur la fleur des Crucifères, par A. Moquin-Tandon et P. Barker Webb (Extrait des *Mémoires de l'Académie des sciences de Toulouse*, 1849, 24 pages in-8).
- Hemicrambe*, Cruciferarum genus novum (*Ann. des sc. nat.*, 3^e série, t. XVI, ann. 1851, p. 246-249, avec 1 planche).
- Observations sur le groupe des Ulicinées, et Énumération de ses espèces (*Ann. des sc. nat.*, 3^e série, t. XVII, ann. 1852, p. 280-291).
- Otia Hispanica, seu Delectus plantarum rariorum aut nondum ritè notarum, per Hispanias spontè nascentium. 1 vol. in-4 de 52 pages, avec 46 pl. grav. Parisiis, 1853. — Complément d'une 1^{re} livraison mentionnée plus haut sous le même titre, et ici refondue dans un autre format.
- Fragmenta Florulæ Æthiopico-Ægyptiacæ, ex plantis præcipuè ab Antonio Figari, M. D. musæo I. R. Florentino missis, Parisiis, 1854, in-8 de 72 pages, dédié par l'auteur à son ami Parlatore, avec une préface latine, datée de Florence, le 8 février 1849.

M. Germain de Saint-Pierre fait remarquer que les échantillons d'*Alisma parnassifolium*, recueillis dans les étangs de la Brenne par M. de la Tremblais, et déposés sur le bureau, sont l'objet d'une intéressante anomalie qu'il décrit en ces termes :

NOTE SUR UNE ANOMALIE OBSERVÉE CHEZ L'*ALISMA PARNASSIFOLIUM*,
par **M. E. GERMAIN DE SAINT-PIERRE.**

Les individus d'*Alisma parnassifolium* que nous avons sous les yeux, présentent, outre les tiges florifères normales, qui ont acquis leur dévelop-